

## Revenance de l'idiot

Julie Mazzicri, *Discours sur la tombe de l'idiot*, Paris, José Corti, 2008

Étienne Beaulieu

---

Number 18, Spring 2009

Dans les fleurs du tapis. Fictions au détail

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2586ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (print)

1920-8812 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this review

Beaulieu, É. (2009). Review of [Revenance de l'idiot / Julie Mazzicri, *Discours sur la tombe de l'idiot*, Paris, José Corti, 2008]. *Contre-jour*, (18), 173–177.

## Revenance de l'idiot

Julie Mazzieri, *Discours sur la tombe de l'idiot*, Paris, José Corti, 2008.

De toute évidence, une œuvre importante commence avec ce premier roman de Julie Mazzieri. Bien sûr, les influences transparaissent : l'univers de Bernanos suinte à pleines pages dans ce monde villageois marqué par un crime avant tout moral (le meurtre de l'idiot du village de Chester perpétré par le maire et son adjoint) et la langue épurée des romanciers de l'entre-deux-guerres s'y lit facilement. Mais il y a bien autre chose dans cette histoire de province qu'un simple décalque de lectures : une voix singulière s'y fait entendre, qui ne s'attarde pas tant aux paysages qu'aux personnages, à leurs tics et habitudes et dont les présences sont très fortes, celle de Paul Barabé entre autres, taillée dans la prose des meilleurs romanciers. On ne trouve pas tellement de grandes descriptions de lieu et d'espace dans ce roman pourtant « champêtre », exception faite de la scène de tempête qui suit la mort de l'idiot, comme si le ciel se vengeait de la méchanceté des hommes dans une pure mémoire du christianisme d'un autre siècle. Après avoir tué l'idiot, le maire et son adjoint tentent d'oublier leur forfait :

*Mais ils ne savaient pas : il aurait fallu leur dire, les avertir. Qu'au bout de trois jours, ils n'allaient plus reconnaître le ciel au-dessus de leurs têtes : un ciel noir, à peine sorti de la nuit, un ciel menaçant alors que tous avaient annoncé bien haut l'arrivée du printemps. Un ciel noir de colère et des vents si forts qu'il était impossible de dire de quel côté arriverait la tempête.*

La chose est dite : l'idiot est le protégé d'un ciel vengeur, une autre figure du Christ, dans la tradition chrétienne de la théologie de l'idiotie qui accorde à celui qui se replie sur le propre (*idios, idiotes*) une vertu comparable à celle du sauveur lui-même. Mettre à mort l'idiot, c'est donc se débarrasser du salut. Or, dans le roman de Mazzieri, l'idiot est bien ce propre coïncidant avec son double, comme le constate avec dégoût le maire en l'observant : « L'idiot s'était couché sur son ombre et l'avait embrassé avec joie, comme s'il venait de retrouver un ami perdu depuis longtemps. Le maire avait eu un goût de poussière dans la bouche et avait su qu'il fallait se débarrasser de cet idiot. » Bouc émissaire parfait que celui qui se fond avec son ombre et ne prend pas plus de place qu'une pierre dans la vie sociale du village. Cependant, après l'avoir jeté au fond d'un puits sans plus de procès, le maire, son adjoint et le village tout entier seront hantés par cette ombre d'eux-mêmes qu'était l'idiot et qu'ils ont fait disparaître. Cette société sans idiot se mire dorénavant dans l'absence de miroir que lui fournissait la débilité divine du personnage et c'est ici que se dégage la singularité de l'esthétique romanesque de Mazzieri.

C'est dans l'écart entre l'absence de l'idiot et la forte présence des personnages que se dégage un réel tenant de ce que le philosophe Clément Rosset décrit comme la négativité idiotique (*Le réel. Traité de l'idiotie*) : l'idiot n'est rien, rien d'autre que ce que les autres lui donnent, à la manière du réel qui inverse le jeu d'absence et de présence, puisque, sous couvert de présence, le réel (et l'idiot) laisse les êtres répondre à sa place. Le réel est idiot, même si l'idiot se retire du réel comme de toute fiction. Celle de Mazzieri ne fait pas exception : l'idiotie n'est pas tellement celle de l'idiot que le fait des êtres se croyant dépourvus d'idiotie. Le prétexte est parfait pour entrer dans ces âmes de papier que sont les villageois et les laisser se découper sur le fond idiotique duquel leurs particularités se

dégagent d'autant mieux : découpes d'êtres sur fond de négativité. Dans l'esthétique de Mazzieri, il s'agit de donner à lire ce réel idiotique, par delà les singularités individuelles. Le réel est idiot, tout comme ce qui déborde les individus, à la manière de ce ballon dirigeable qui traverse le village à la toute fin du roman et dans lequel chacun voit ce qui le hante, par exemple Marceau, l'adjoint du maire pris de remords, qui reconnaît « dans cette panse aérienne l'âme de l'idiot. L'idiot qu'il avait jeté dans un puits et qu'il n'en finissait plus de voir gisant dans une position insolite, le visage contre la pierre humide. » La boursouffure énorme qu'est le dirigeable métaphorise la revenance de l'idiot, refoulé dans un puits depuis les tout débuts du récit. Sous une forme ou sous une autre, débarrassez-vous de l'idiot, de celui qui se fond avec son ombre, et vous vivrez à votre tour sous cette grande ombre du réel. On comprend dès lors que l'idiot est celui qui garde l'ombre tranquille ici-bas.

Il vaut la peine de souligner un autre aspect de ce surprenant récit : le réel romanesque de Mazzieri, apparemment repris tel quel des romanciers de la terre et du christianisme, révèle sa modernité d'une manière inattendue. Si la voix de la narration emploie des expressions du registre français contemporain (comme « se tenir à carreau »), les personnages s'expriment souvent en employant, eux, des expressions québécoises (« pis », « le char », etc.). N'en doutons pas, il s'agit là, malgré les apparences, d'un roman québécois, au sens culturellement fort du terme. En effet, la tenue stricte de la narration, qui ne se permet aucune dérive digressive et suit obstinément son fil, de même que la sobriété des descriptions, qui menaient à une tragédie romanesque, soudain explosent, le temps d'une seule page, à la toute fin du roman, lorsque Paul Barabé s'évanouit ou meurt (rien n'est clair dans ce passage) et que les différentes époques de sa vie s'entrechoquent dans un délire cinématographique et un « déferlement d'images » contre lequel Barabé ne peut rien. Nous étions dans une sorte de relecture du roman de la terre et nous voici sans avertissement projetés chez David Lynch ! Nous avons une tragédie et c'est maintenant un récit métaphysique, presque fantastique, en tout cas nous avons un moment romanesque tenant de ce que Janet Patterson a nommé un « moment post-moderne du roman québécois » et ce que je

relierais pour ma part à ce que Gilles Deleuze a nommé « l'image-temps ». J'ai essayé de montrer ailleurs que le cinéma québécois a recours à ce type d'image pour éviter la tragédie. Or, c'est exactement ce qui arrive dans le récit de Mazzieri, qui évite le sacrificiel tragique et déclenche ainsi les pouvoirs de métamorphose du temps. Ancré dans la tradition québécoise, ce récit en sort du même geste. Un regard rétrospectif s'impose : le récit que nous venons de lire bascule du côté d'un autre réel, touchant à l'aspect halluciné des formes de la vie. Le réel le plus sobre prend la couleur d'un délire fiévreux. Comme si le contour net des existences flanchait soudain au dernier chapitre (intitulé « La fête ») et laissait s'exprimer le carnavalesque et un festolement de formes d'autant plus explosif que privé de la retenue idiote. Car le réel, c'est aussi cela, une suite d'images sans cohérence racontant une histoire de bruit et de fureur dans laquelle l'idiot n'est certainement pas l'auteur.

**Étienne Beaulieu**



Richard-Max Tremblay, *Sans titre*, 1995, huile sur toile, 168 x 194 cm